

**La Fille coupée en deux**  
**La belle et les bêtes**

*La Fille coupée en deux* — France / Allemagne 2007, 115 minutes

Claire Valade

Numéro 267, juillet-août 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63499ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2010). Compte rendu de [La Fille coupée en deux : la belle et les bêtes / *La Fille coupée en deux* — France / Allemagne 2007, 115 minutes]. *Séquences*, (267), 25–25.

## La Fille coupée en deux

### La belle et les bêtes

Claude Chabrol fait du cinéma depuis un peu plus de cinquante ans. Ancien critique des Cahiers du cinéma, il avait comme ses comparses de la Nouvelle Vague un amour inconditionné pour Hitchcock et le film noir américain. Bien que ses premiers longs métrages aient été des drames psychologiques consacrés au mal de vivre d'une certaine jeunesse, Chabrol a très vite emboîté le pas à ses cinéastes américains préférés, mais à sa manière bien française, son grand sujet de prédilection étant les conflits de classes sociales, particulièrement au sein de la bourgeoisie. Il en a traité de toutes les façons, avec un goût marqué pour le drame de mœurs amoral ou la comédie noire. Très prolifique, il nous a offert plusieurs œuvres marquantes, comme **Les Biches**/1968, **Que la bête meure**/1969, **Le Boucher**/1970, **Violette Nozière**/1978, **Inspecteur Lavardin**/1986, **L'Enfer**/1996 ou **L'ivresse du pouvoir**/2006. **La Fille coupée en deux** n'est pas un de ceux-là.

CLAIRE VALADE

Pourtant, Chabrol retrouve dans **La Fille coupée en deux** tout ce qui a fait son succès : des grands bourgeois, un triangle amoureux un peu pervers, un regard envieux sur la célébrité, des jeux de société troubles, du chantage émotif et psychologique, un drame annoncé. La fille coupée de l'histoire (Ludivine Sagnier) s'appelle Gabrielle, jeune Miss Météo issue de milieu modeste qui aspire à de grandes choses. Jolie et délurée, elle est tout de même suffisamment naïve pour se laisser croire qu'elle peut gagner à un petit jeu de séduction engagé avec deux hommes qui se la disputent. Le premier, Charles (François Berléand), plus âgé et plus expérimenté, est un écrivain célèbre, marié et un brin décadent. Le second, Paul (Benoît Magimel) est un jeune dandy instable et capricieux dont l'unique intérêt est d'être l'héritier d'une vaste fortune pharmaceutique. Bref, tout est là pour accrocher le spectateur. Mais rien ne fonctionne dans cette lente — très lente, atrocement lente ! — descente aux enfers d'une jeune femme qui a souhaité avoir le beurre et l'argent du beurre. Tout tombe à plat, les dialogues sont empesés, la tension, inexistante.

Le problème principal tient au fait que, loin des mémorables antihéros des débuts de Chabrol (**Le Beau Serge**, **Les Cousins**), ces trois personnages n'ont en fin de compte rien de transcendant. Ce sont des êtres vides et vaniteux qui n'ont rien de fascinant, encore moins d'aimable. Sous leurs dehors séducteurs, les deux hommes sont imbus d'eux-mêmes à un point où l'on n'a aucune envie non seulement de s'identifier à l'un ou à l'autre, mais pas même seulement celle de s'intéresser à eux. Pourtant, Berléand et Magimel sont des acteurs plus que solides, parfois même brillants, et qui plus est, des habitués du cinéma de Chabrol. Mais ni l'un ni l'autre ne parvient ici à dépasser les clichés de leurs personnages de manipulateurs : le premier, vieil intello ténébreux et renfrogné qui cache au fond l'âme d'un libertin; le second, joueur et coureur de jupons invétéré, fils-à-maman qui cache une âme profondément fêlée. Voilà des personnages qui auraient dû être riches de nombreuses dimensions à explorer, mais qui ne dépassent jamais que l'expression à grands traits de leurs travers, malgré tout le talent de leurs interprètes.

Le personnage de Gabrielle souffre du même problème. Dans le rôle de l'intruse, de celle qui dérange ou de celle par qui le malheur arrive, l'excellente Ludivine Sagnier se retrouve



La Fille coupée en deux

pourtant en territoire connu, s'étant déjà adonnée à plusieurs reprises à des variations plus gratifiantes sur le même thème. Seulement, il faut bien avouer que **Gouttes d'eau sur pierres brûlantes** (2000), **Swimming Pool** (2003) ou **Les Chansons d'amour** (2007), pour ne nommer que ceux-là, sont des films autrement supérieurs à tous points de vue. Dans **La Fille coupée en deux**, Gabrielle passe de jeune femme dégourdie qui ne se laisse pas marcher sur les pieds, à nunuche de service dès que les deux hommes — et leur fortune ! — se mettent à tourner autour d'elle. Sans prétendre être un modèle d'intelligence aiguisée et de pudeur, Gabrielle semblait pourtant au départ à la fois pétillante et affranchie, vive et avisée. On se prend alors à se demander comment une jeune femme comme elle peut se laisser utiliser de telle façon et abuser aussi facilement par un piège aussi monstrueusement calculé. Le spectateur, pourtant, a vu venir la tuile monumentale qu'on lui réserve à des kilomètres à la ronde. Le film, lui, ne répond pas à la question. Chabrol se contente de montrer ses personnages sans plonger dans les méandres de leurs sentiments tordus ni de leurs cerveaux retors. De victime tragique qu'elle aurait dû être, Gabrielle n'est plus qu'une petite idiote qui aurait dû voir venir. Bref, le vénérable vétéran a déjà frappé plus fort.

SUPPLÉMENTS : Aucun.

■ France / Allemagne 2007, 115 minutes — Réal. : Claude Chabrol — Scén. : Claude Chabrol, Cécile Maistre — Dist. : Métropole.